DEUXIÈME ANNÉE, N° 15 — DIX CENTIMES — DU 8 AU 14 AOUT 1896

LES TEMPS NOUVEAUX

POUR LA FRANCE

Un An . . . . . Fr. 6 »
Six mois . . . . . — 3 »
Trois Mois . . . . . — 1 50

Les abonnements pris dans les bureaux de poste paient une surtaxe.

Paraissant tous les Samedis

AVEC UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

POUR L'EXTÉRIEUR

Un An . . . . . Fr. 8 »
Six Mois . . . . . — 4 »
Trois Mois . . . . . — 2 »

Les abonnements peuvent être payés en timbres-poste de tous pays.

ADMINISTRATION : 140, Rue Mouffetard, 140, PARIS

NE CRAIGNONS PAS LA VÉRITÉ

Ce qui a surtout contribué à ravaler l'individualité, ce sont toutes les entités sorties de l'imagination humaine.

Tous les phénomènes cosmiques, atmosphériques et physiques que l'homme voyait se dérouler sous ses yeux, sans pouvoir s'en expliquer la raison ni le mécanisme, lui donnèrent l'illusion d'une volonté cachée, supérieure à la sienne.

En butte à leurs effets, ils devinrent pour lui les actes d'un être supra-terrestre doué d'une grande puissance, puisque sa volonté se traduisait en actes d'une grandeur terrifiante, parfois.

Les éclairs, le roulement du tonnerre, la pluie, le vent, les tempêtes, furent les signes de l'activité d'êtres invisibles manifestant ainsi leur présence à l'homme terrifié. Ce ne dut être que plus tard que chaque élément fut anthropomorphisé et devint une entité abstraite, commencement d'une Divinité qui prenait place en l'Olympe qui se développait en l'imagination humaine.

Mais lorsqu'on attaqua l'idée de Dieu, l'esprit anthropomorphisateur de l'homme ne pouvait disparaître ainsi, brusquement. Dieu n'existait pas, cela fut entendu, mais la Nature, les Forces, la Matière, les Lois Naturelles, toutes les attributions de la Divinité défunte héritèrent de son omnipotence et devinrent autant d'entités, agissant et voulant, et se substituant aux autorités mortes dans le cerveau de l'homme qui se trouvait autant esclave que la veille, tout en croyant s'être libéré.

« La Nature veut ceci ! » — Les Lois Naturelles ont décrété cela ! » : les effets devenaient ainsi des causes, et, toujours, l'homme s'agenouillait devant les Dieux qu'il avait créés !

Oh ! cet esprit métaphysique, ce qu'il aura fait de mal à l'humanité ! Aujourd'hui encore, parmi ceux qui acceptent l'explication transformiste de l'univers, combien envisagent la Nature, l'Evolution comme des êtres vivants, ne marchant qu'avec une volonté réfléchie, vers un but déterminé. Pour combien encore, il suffit d'écrire la Loi, l'Humanité, la Société avec une capitale pour qu'ils les voient instantanément se transformer en bonnes femmes en robe grecque, la tête ceinte de laurier, conduisant l'homme par la main, vers un ciel que, seules, elles connaissent !

∴

Ils ont chassé du ciel le bonhomme à barbe blanche des anciennes croyances, mais ils ne peuvent accepter que l'évolution de la vie ne soit qu'une opération chimique due aux hasards des combinaisons ; ne subissant d'autre impulsion que celles données par les conditions premières qui lui ont donné l'existence, modifiées par les combinaisons nouvelles qu'elle traverse. Evolution qui suit le cours que lui font les propriétés de la combinaison, mais où il n'y a rien de voulu, rien de préconçu, les forces agissant selon leurs propriétés, et non parce que cela serait agréable à un but donné.

« Il est absurde, nous dit-on, de penser que l'Humanité va ainsi au hasard, que nous naissons et disparaissons sans un but supérieur nous rattachant aux générations passées et futures ; il serait peu consolant de penser que les hommes auront passé sur la terre pour disparaître un jour, sans laisser plus de trace, au milieu des mondes assistant indifférents à la dislocation du nôtre. »

Toujours la théorie des causes finales ! « Cela existe parce que cela a été créé en vue d'une utilité quelconque ! » La superbe de l'homme ne peut se faire à l'idée qu'il n'est qu'un accident de forces en mouvement ; il lui faut, par-dessus tout, une théorie qui lui laisse l'illusion d'une survivance quelconque. Eh bien, non ! Quelque décevant que cela soit pour notre infatuation, il faut en rabattre de cette prétention qui veut, à toute force, faire graviter la création autour du genre humain ; cela existe parce que des forces en contact ont donné naissance à tel ordre de phénomènes ayant trouvé des conditions d'évolution qui l'ont poussé dans telle direction, mais cet ordre de phénomènes aurait très bien pu ne pas avoir lieu, si les conditions d'évolution avaient été tout autres. L'humanité — sans grand H — n'est elle-même qu'un accident de l'évolution des forces naturelles, elle ne marche vers aucun but défini. Son évolution n'est que la composante des individualités qui la composent, et, pour celles-là, le but c'est de s'accommoder de leur mieux aux conditions présentes de la vie. Et la vie vaut assez par elle-même, pour que ceux qui en jouissent cherchent à se la rendre la plus agréable possible.

∴

« Alors, nous dira-t-on, c'est la lutte pour la vie dans toute son horreur que vous proclamez, c'est le déchaînement des appétits les plus grossiers, la mort de tout idéal ? »

Pas le moins du monde. La société actuelle, produit séculaire de l'égoïsme étroit qui ne cherche qu'à se satisfaire, au détriment d'autrui, s'il le faut, n'ayant en vue que la satisfaction immédiate, sans s'occuper des conséquences ultérieures, nous montre que les individus ont suivi une mauvaise voie pour trouver le bonheur sur la terre.

Elle nous démontre qu'un bien présent peut être la conséquence d'un plus grand mal futur ; elle nous enseigne que la satisfaction égoïste, isolée d'un besoin, au détriment d'un semblable, peut en empoisonner le souvenir en notre mémoire, alors que le besoin est passé, et qu'alors, mécontents de nous-mêmes, nous n'y trouvons qu'amertume ; que, pour être complet, le plaisir, au lieu d'être pris au détriment de nos semblables, doit se partager avec eux.

Anneaux d'une chaîne, les individus subissent l'impulsion de ceux qui les ont précédés, comme ils impulsent ceux qui leur succéderont. Notre activité, nos actes, voilà ce qui nous rattache au genre humain.

Si nous voulons nous survivre, faire que notre souvenir ne meure pas avec notre corps, faisons quelque chose d'utile à nos semblables. Apprenons que chacun de nos actes se répercute, dans notre milieu, sur les actes de ceux qui nous entourent, et ainsi de suite, dans l'espace et le temps, absolument comme les ondes que met en mouvement la pierre jetée à l'eau. Pour que les ondes se multiplient et que leur élargissement devienne de plus en plus grand à notre œil, il suffit de jeter à l'eau d'autres pierres.

Ainsi nous nous rattachons aux générations ; plus nos actes utiles auront été répétés, plus vivace sera notre souvenir, plus d'espace il embrassera. Mais écartons donc une bonne fois pour toutes ces fantasmagories métaphysiques, produit de notre orgueil qui ne veut pas admettre que notre individualité disparaisse à jamais dans le grand tout pour former des combinaisons nouvelles qui ne seront plus « Lui ».

Pour donner satisfaction à ce sentiment, on avait inventé l'âme qui allait se réfugier, à notre mort matérielle, en un Paradis hypothétique ; comme de juste, cette âme était faite à l'image de notre corps. — Pouvait-on la concevoir autrement ?

Pour l'en différencier, expliquer son existence, on la supposa formée d'ombre, d'un fluide inconnu, on la baptisa immatérielle, mais ce n'était, et ne pouvait être, qu'une déformation de ce que nous avions sous les yeux.

Cette âme atteinte par les coups qui frappaient à mort la Divinité est en train, comme elle, de se transformer. Comme cette dernière, elle a subi toutes les transformations. De chose vague, d'abord, imprécise, confuse, elle était devenue une entité subjective aux contours arrêtés. Attaquées par la science qui démontre leur irréalité, elles s'atténuent, redeviennent flou, imprécises, sans contours, jusqu'à ce qu'elles s'envolent en la fumée dont elles sont formées.

∴

« Il était consolant pour l'homme, nous dit-on, d'espérer revivre en une autre vie où il retrouvait ceux qu'il avait aimés ! Pourquoi lui enlever cette illusion qui lui faisait accepter les misères de la vie sans murmurer, alors que nous n'avons rien autre à lui offrir en place ? »

Parce que le catholicisme nous a inculqué un effroi incompréhensible de la mort ; parce que, trop infatués de l'importance de notre espèce,

Source gallica.bnf.fr / Musée social–RECMA

nous ne voulons pas accepter ce que nous appelons notre déchéance : il nous faudrait donc respecter les illusions, œuvre de notre imagination?

Habituons-nous donc à envisager les choses telles qu'elles sont. Pourquoi se réfugier dans le mensonge? sous le fallacieux prétexte qu'il est plus consolant que la réalité? alors qu'en définitive, nous n'arrivons pas même à nous leurrer. Comme tout ce qui vit, l'homme nait et meurt, en tant qu'individu, et les matériaux qui le composent, se dissociant, se transforment et s'associent en de nouvelles combinaisons, ne laissant plus trace des combinaisons antérieures : telle est la vérité.

Et cela choque notre soif d'éternité! Nous voudrions perdurer, nous survivre, et notre cerveau a créé toute cette fantasmagorie de larves, d'ombres, d'âmes, d'esprits qui s'agitent derrière la mort, inventé des mondes inconnus où nous renaîtrions à l'immortalité, alors que le globe qui nous porte est lui-même condamné à la dissolution. Chimère!

Nous voulons de l'idéal? — La vie sociale ne comporte-t-elle pas assez de grands sentiments pour nous y tailler des idéaux assez grands encore pour dépasser nos forces, et que nous soyons pour longtemps encore au-dessous de leur réalisation?

Nous voulons que, après notre mort, il subsiste quelque chose de nous? — Sachons nous rendre utiles à nos semblables en la vie. Soyons grands par le cœur, soyons forts par notre action sur notre propre être pour l'être sur celle de nos semblables ; soyons utiles par le peu de beau ou de bien que nous pouvons faire, et alors notre individualité ne disparaîtra pas entièrement, nous nous survivrons par l'influence de ce que nous aurons fait, par l'exemple donné.

Ceux qui viendront après nous, plus ou moins influencés de l'impulsion que nous aurons pu produire, nous rattacheront, par leurs œuvres, aux générations qui les suivront. N'est-ce pas là la véritable survivance de l'esprit, plus que ce grossier spiritualisme qu'à tort on qualifie ainsi, puisque, en fait, il n'est que la matérialisation de nos concepts, que l'on n'a jamais pu nous le représenter qu'habillé de cette « vile matière » tant conspuée!

JEAN GRAVE.

LE CONGRÈS DE LONDRES

Le Congrès est fini. La comédie que les autoritaires se proposaient de jouer, pour donner le change à l'opinion et se faire accréditer par elle comme les seuls représentants du socialisme international, a tourné à leur confusion et s'est déroulée ainsi que nous l'avions prévu. Leur intolérance, leur étroit sectarisme, ainsi que leurs jésuitiques manœuvres, se sont révélés de la plus éclatante façon. En vertu d'une interprétation mesquine des décisions du Congrès de Zurich, ils ont prétendu exclure du dernier Congrès tout délégué n'acceptant pas dans son intégralité l'Evangile selon saint Marx. Ils ont heureusement trouvé à qui parler. Malgré toute l'agitation entretenue durant des mois avant l'ouverture du Congrès, ils n'ont pu, en France, en Hollande, et en Angleterre, tout au moins, réunir une majorité favorable à leurs visées. Leurs tentatives d'exclusion ont avorté dans ces pays, et l'on a même vu trois députés français, venus là, confiants dans le prestige de leur réputation personnelle, dépourvus de mandats, sur le point d'être à leur tour exclus d'une assemblée dont ils se prétendaient les maîtres. Mais ceux qu'ils pensaient excommunier leur ont donné un bel exemple de tolérance dont ils auraient dû, semble-t-il, profiter, et qui eût dû aussi les engager à quelque pudeur. Au lieu de cela, ces délégués sans mandats, bannissant toute reconnaissance — celle-ci n'a sans doute rien de commun avec l'action politique — ont fait montre d'un acharnement sans vergogne envers les indépendants munis de mandats réguliers. Ils allèrent même jusqu'à contester la validité de leurs mandats, les accusant d'avoir été obtenus par fraude! A tel point qu'un de leurs coreligionnaires, le délégué Vandervelde, de Belgique, ne put s'empêcher de les rappeler au sentiment de leur fausse situation. Cette loyale protestation lui valut, il est vrai, les gracieuses épithètes de « traître », de « jésuite » qui lui furent adressées par ceux qui l'acclamaient quelques instants auparavant. Tant la franchise et la sincérité sont considérées par ces fourbes comme traîtrise et hypocrisie!

On a vu aussi ces scrupuleux interprétateurs des décisions des congrès antérieurs jeter aux orties tout leur rigorisme quand il s'est agi de gagner une voix de plus. La délégation française étant opposée à l'exclusion des antiparlementaires, ces parlementaires qui préconisent avant tout le respect de la majorité, mais à la condition que celle-ci leur soit favorable, ont aussitôt fait œuvre de révolutionnaires, en réclamant pour leur minorité le droit de voter à part, contrairement à tous les usages, à toutes les traditions du parlementarisme dont ils se recommandent avec tant d'énergie. Cette réclamation souleva les protestations de tous les indépendants présents au Congrès et eût été rejetée, si le président, un marxiste, pour sauvegarder les intérêts de sa coterie, n'avait suspendu la séance. Dans l'intervalle, on parvint à décider les Anglais à s'abstenir, et la motion fut acceptée.

Enfin, certains d'entre eux allèrent jusqu'à vouloir qu'une enquête fût faite sur l'opinion personnelle de chacun des délégués des syndicats, afin de savoir s'ils étaient, oui ou non, partisans de l'action politique. Cet excès d'autoritarisme ne trouva aucun écho.

Toutes ces discussions oiseuses, toutes ces luttes mesquines durèrent trois jours. Ensuite on examina ou plutôt on vota au pas de course les questions importantes qui faisaient l'objet du Congrès.

Les travailleurs du monde entier, dont les intérêts étaient le but de cette réunion, ont pu voir combien ils étaient chers, leurs intérêts, à ces sycophantes qui emplirent le Congrès de leurs querelles personnelles, au détriment de l'examen des questions importantes concernant la classe ouvrière. Ils ont pu apprécier le dévouement à leur cause, la sincérité des protestations électorales de ces candidats au pouvoir souverain. Les préoccupations de boutique qui n'ont cessé d'animer ces soi-disant représentants du prolétariat international, les auront éclairés, espérons-le, sur le sort qui les attendrait s'ils se risquaient un jour à mettre la direction de leurs intérêts entre les mains de ces pseudo-socialistes.

Ils en concluront, nous le souhaitons, qu'ils n'ont rien à attendre de ces faux amis, pas plus que des bourgeois, et que le mieux pour eux est de faire leurs affaires eux-mêmes, de ne compter que sur eux-mêmes pour s'affranchir et pour sauvegarder leurs intérêts.

ANDRÉ GIRARD.

DES FAITS

Vous connaissez l'histoire du banc peint en vert et de la sentinelle... Elle est toujours d'actualité. Ecoutez plutôt :

Jadis le service des dépêches était fait au gouvernement de Paris par trois cuirassiers en permanence à la Place.

Il y a trois ans, on confia à titre d'essai ce service à des cyclistes militaires chargés de porter à travers Paris les lettres du vieux Saussier. Les plantons vélocipédistes remplirent leur office à la satisfaction générale, et de provisoire qu'il était leur service devint définitif : depuis trois ans, ce sont eux, eux seuls, qui servent de facteurs au gouverneur de Paris.

Mais n'allez pas croire que les cuirassiers ont cessé de venir prendre leur poste. Ils ne portent plus les lettres : mais tous les jours, à la même heure, ils arrivent astiqués et sanglés. Ils descendent de cheval, dessellent leurs bêtes .. et jusqu'au lendemain attendent, sans rien faire, que trois autres cuirassiers viennent à leur place méditer pendant vingt-quatre heures sur les beautés du métier militaire.

Et comme il n'y a aucune raison pour que ça ne continue pas ainsi perpétuellement, ça continuera jusqu'à perpet.....

Oh! le banc peint en vert et la sentinelle!

(*Intransigeant* du 4 août.)

MOUVEMENT SOCIAL

France.

STATISTIQUE SYNDICALE. — L'*Office du Travail* publie une statistique sur le mouvement syndical en France depuis 1884. Il résulte de ce travail que le mouvement syndical a suivi la progression suivante depuis 11 ans :

En 1884, le nombre des syndicats professionnels était de 175; en 1888, il y en avait 2.123; en 1891, 3.253; en 1894, 4.965 et, en 1895, 5.146.

Quant au nombre d'adhérents, il était de 481.433 en 1891, de 933.228 en 1894 et de 979.098 en 1895.

Enfin les bourses de travail étaient au nombre de 37, avec 658 syndicats et 73.858 adhérents en 1894; l'année dernière, elles n'étaient plus que de 34, mais le nombre des syndicats adhérents était de 586, avec 199.382 ouvriers.

Les syndicats patronaux ont 124 journaux, 97 offices de placement, 73 bibliothèques, 64 caisses de secours mutuels, 16 écoles professionnelles et 9 caisses de retraite ; depuis 1884, il existe 102 syndicats médicaux qui ont pour but de sauvegarder leurs intérêts et d'établir un tarif minimum pour les visites et les consultations.

Les syndicats ouvriers ont aussi diverses institutions dont les plus importantes sont des bibliothèques 410, caisses de secours mutuels 297, offices de placement 295, cours professionnels 113, secours de routes 293, caisses de chômage 94, caisses de prévoyance 45, sociétés coopératives de consommation 36, caisses de retraite 30, sociétés de production 17.

Les syndicats mixtes réunissant patrons et ouvriers d'une même profession ont peu prospéré jusqu'ici; ils comprennent 173 syndicats et 31.126 membres, tandis que l'année précédente ils comprenaient 177 syndicats et 29.124 membres.

Les syndicats agricoles sont au nombre de 1.488 avec 398.048 membres.

Les départements qui comptent le plus de syndicats sont : la Seine, 776 : 383 patronaux, 346 ouvriers, 34 mixtes et 13 agricoles; le Rhône, 221, dont 71 patronaux et 123 ouvriers; les Bouches-du-Rhône, 221 dont 77 patronaux et 109 ouvriers; le Nord 175, la Gironde 165, la Loire 158, l'Isère 139, etc.

Ceux qui comptent le plus de syndiqués sont : la Seine 287.358, le Nord, 36.434, le Pas-de-Calais 33.420, le Rhône 30.709, les Bouches-du-Rhône 29.492, la Loire, 23 220, etc.

Les industries contenant le plus de syndicats sont : l'agriculture 1.188, la viticulture 324, la boulangerie 222, l'imprimerie 174, la pharmacie 169, la métallurgie 148, le tissage et la filature 129, la menuiserie 120, les boissons 113, la chaussure, 107, la médecine 102, etc., etc.

Les professions représentées par les syndicats sont au nombre de 590.

LES GRÈVES EN JUIN 1896. — 69 grèves et 1 coalition de patrons (coalition de boulangers à Biskra) ont été déclarées en juin dernier. On avait compté 61 grèves en juin 1893, 37 en juin 1894 et 49 en juin 1895.

Les grèves du mois dernier n'ont affecté en général chacune qu'un seul établissement. Font exception : la grève des porcelainiers de Limoges qui en a atteint 27, celle des camionneurs de Lyon qui en at-

teint 9, celle des carrossiers de Castres et celle des ferblantiers-boîtiers de Penmarch qui en ont atteint chacune 6, celle des frappeurs de Nouzon, celle des ferblantiers-boîtiers d'Audierne et celle des moulineuses de soie de Vals et d'Asperjoc qui en ont atteint chacune 2. Au total, plus de 120 établissements ont été atteints par les grèves du mois de juin.

Plus des deux cinquièmes de ces grèves, exactement 31, se sont produites dans les industries textiles. On en trouve ensuite un peu plus d'un cinquième, exactement 16, dans les industries qui travaillent les métaux ordinaires. Puis on constate 3 grèves de terrassiers, 2 grèves de carriers, 2 grèves de mineurs, 2 grèves de monteurs en chaussures, 2 grèves d'ouvriers en voitures et enfin 1 grève dans chacune des professions suivantes : allumettiers, brossiers, camionneurs, chapeaux de paille (ouvrières en), coiffeurs, maroquiniers, maçons, plâtriers, pêcheurs de sardines, porcelainiers, typographes.

Le nombre des grévistes, connu pour 62 grèves, dépasse 12.200; ce nombre avait été de 14.961 en juin 1893, de 3.820 en juin 1894 et de 4.529 en juin 1895.

Il est à remarquer que sur 62 grèves, 22, soit un tiers, se sont produites dans le département du Nord, qui comprend à lui seul plus de 2.000 grévistes. Mais c'est dans la Haute-Vienne qu'a eu lieu le mouvement le plus intense : les ouvriers porcelainiers de Limoges sont restés en grève plus de trois semaines, au nombre de 6.000. Abstraction faite de ces deux départements du Nord et de la Haute-Vienne, on constate que 3.000 ou 4.000 grévistes se sont trouvés répartis dans 23 départements, parmi lesquels on remarque le Finistère où ont éclaté 9 grèves dont 7 de ferblantiers-boîtiers.

Ce sont toujours les questions de salaires qui donnent naissance au plus grand nombre de grèves : le mois dernier, on les rencontre dans les deux tiers des grèves, exactement 48 fois : dans 3 grèves, les ouvriers contestent simplement le montant du salaire; dans 10 grèves, ils s'opposent à une réduction et dans 35 grèves (y compris celle des porcelainiers de Limoges), ils réclament une augmentation de salaire. Il est vrai que parmi ces 35 dernières, il en est 6 à l'origine desquelles on trouve un autre objet : diminution du temps du travail, suppression des amendes pour malfaçons, modification du règlement d'atelier, renvoi d'un ouvrier non gréviste. Les demandes de diminution du temps de travail, qui se trouvent jointes 3 fois à des demandes d'augmentation de salaire, se rencontrent encore isolément à l'origine de 3 grèves. Les questions de personnes ont provoqué 11 grèves; 3 grèves ont eu pour but la suppression d'amendes, une la réduction d'une mise à pied infligée à un ouvrier, une autre la suppression du travail aux pièces, 4 grèves enfin sont nées soit de la réglementation du travail, soit de l'application de nouveaux règlements d'atelier.

Le mouvement des grèves, qui s'était ralenti pendant les quatre premiers mois de l'année, s'est accentué depuis lors. Ainsi, on avait compté 464 grèves et 101.714 grévistes pendant le premier semestre 1893, 221 grèves et 31.714 grévistes pendant le premier semestre 1894, puis 231 grèves et 26.737 grévistes pendant le premier semestre 1895. Or, le premier semestre de cette année accuse 314 grèves avec 30.000 grévistes environ.

*
* *

Grève. — Les ouvriers cordonniers de la maison Gendron, passage des Favorites, à Vaugirard (chaussures militaires), viennent de se mettre en grève pour protester contre une diminution de salaires.

A. G.

Allemagne.

DE ZURICH A LONDRES

Ce rapport, présenté au Congrès international des travailleurs, à Londres, a pour but de donner, principalement aux socialistes des pays autres que l'Allemagne, une idée du mouvement ouvrier allemand tel qu'il se présente à nous, anarchistes, qui nous trouvons placés en plein mouvement ouvrier, en dehors cependant du parti social-démocratique.

Nulle part, dans nul autre pays que l'Allemagne, on ne voit un parti, une secte, se poser en seul représentant autorisé du prolétariat. Partout ailleurs, et surtout dans les deux pays — Angleterre et France — où, selon moi, le socialisme ainsi que la socialisation sont le plus avancés, on peut constater, subsistant côte à côte, des tendances différentes. La paix ne règne peut-être pas toujours entre elles, mais leur droit mutuel d'existence est toujours reconnu. Les velléités de présenter, en France, en Angleterre, en Italie, en Espagne et en Hollande, à l'instar de l'intolérante et autoritaire social démocratie allemande, les théories de Marx ou de tel ou tel parti comme les seules dignes de considération, ont toujours pitoyablement échoué jusqu'à présent, et, grâce à la sagesse politique et au tempérament libertaire de ces nations, échoueront toujours. C'est seulement en Allemagne qu'il existe un semblable parti ouvrier, rigoureusement discipliné, et dont on voit la grande masse accoutumée à toujours danser docilement aux sons de la flûte qui se joue dans les régions supérieures du régiment du parti. Pour pouvoir le comprendre, il faut réfléchir, et reconnaître, avec grand regret, que l'Allemagne jouit de la triste renommée d'être le premier pays du monarchisme et du militarisme. Cet esprit militaire et césarien, cette dépendance et cette docilité des masses peuvent aussi s'observer à un degré très marqué parmi les populations les plus avilies, soumises à une extrême oppression, aux points de vue social, politique et économique. Et il faut malheureusement l'avouer ici sans détours, la social-démocratie allemande s'est entendue d'une façon très répréhensible à profiter de ce tempérament national et de cette dépendance des masses pour y établir une domination de parti extraordinairement pesante. Cette domination a bien souvent détruit les germes de liberté et de révolte.

Les chefs de la social-démocratie allemande, qui sont surtout des poseurs et d s journalistes, ont très habilement su mettre leur parti en scène aux yeux de l'étranger, et faire passer le mouvement ouvrier allemand pour le plus considérable du monde. Pour moi, révolutionnaire et anarchiste allemand, je considère aujourd'hui de mon devoir, comme jadis à Zurich, d'arracher le masque ingénieusement bariolé, et de déclarer solennellement que l'éclat du mouvement ouvrier en Allemagne est tout extérieur et de surface; qu'en réalité, le nombre de ceux qui aspirent de toutes leurs forces et avec une conscience éclairée et nette à une rénovation totale de la société humaine, à l'établissement d'une *société socialiste libre*, est infiniment beaucoup moindre que le nombre des électeurs social-démocrates.

Electeurs : tel est le mot si imposant, surtout à l'étranger, et qui, en réalité, est devenu une fatalité, une véritable malédiction pour le mouvement ouvrier allemand. La tactique de la social-démocratie en Allemagne, qui a placé le parlementarisme au centre des intérêts politiques, a paralysé toute action indépendante du prolétariat, tout le travail d'éducation, la lutte pour les principes, et aussi surtout la lutte économique; elle les a littéralement submergés. Les principaux efforts de la social-démocratie n'ont qu'un objectif : gagner des voix, et durant les campagnes électorales, toute l'action consiste à utiliser par tous les procédés démagogiques possibles l'ignorance des masses pour leur faire donner secrètement leurs votes aux candidats des social-démocrates. Une propagande véritablement socialiste, une agitation contre la propriété individuelle et contre toute exploitation est le moindre de leurs soucis, en temps d'élections. On y parle presque exclusivement des lois d'impôt, et de tous les projets possibles de réformes susceptibles de soulager le petit bourgeois — qu'il soit travailleur, artisan, paysan ou fonctionnaire, — en se servant des lois actuelles de la société bourgeoise. Ces lois, à la formation desquelles la fraction social-démocratique prend part au Parlement et dans les diverses commissions avec beaucoup de persévérance, ont eu simplement pour effet de renforcer l'Etat et la police, notez le bien, l'Etat, allemand-prussien, monarchico-capitaliste actuel. Il semble de plus en plus que la social-démocratie d'ici a la conviction qu'il ne suffit que d'un élargissement de notre Etat policier, centraliste et inquisiteur en tout et partout, pour opérer la transformation de l'empire allemand et réaliser l'avènement du fameux Etat futur.

Car non seulement la social-démocratie nie les principes du socialisme pendant la période d'agitation électorale, durant laquelle on fait appel aux passions sauvages des masses inéclairées, mais elle prend part aux travaux du Parlement absolument au point de vue de la société bourgeoise. Cela n'est même plus contesté. Bien souvent, et justement dans ces derniers temps, on a entendu les chefs de la social-démocratie déclarer qu'ils se contentent au Parlement de ne faire que des propositions radicalo-démocratico-bourgeoises, et qu'ils ne s'avisent point de prêcher à des sourds les théories du socialisme. Après cela, la question suivante surgit : Pourquoi donc ces messieurs jettent-ils leurs perles aux pourceaux? Pourquoi ne prêchent-ils pas plutôt à ceux qui accueilleraient avec avidité des paroles d'émancipation et de lumière, aux hommes et aux femmes de la classe opprimée?

Dans la quantité de documents dont je dispose, — et que, si l'occasion s'en présente, je suis prêt à mettre devant les yeux du Congrès, — je ne veux choisir ici qu'un exemple, de date toute récente. Depuis quelques années, c'est-à-dire déjà depuis la reconstitution de l'empire allemand, l'intention s'est manifestée, parmi les classes dirigeantes, de créer un code bourgeois complet, c'est-à-dire de codifier les lois relatives à la propriété individuelle, aux relations d'affaires, aux associations, au mariage, à la famille, etc., etc. Jamais une meilleure occasion n'eût pu se présenter de mettre en danger et d'ébranler les bases fondamentales de la société bourgeoise. Contre l'empire allemand, l'empire des riches, devait être affirmé l'empire mondial à venir, de liberté et de justice. On devait opposer le socialisme à l'idée véritablement ridicule de préparer un nouvel agencement des lois sur la propriété, aujourd'hui, à la veille d'une ère nouvelle, alors que les masses exploitées vont mettre fin à la propriété individuelle. Et quelles pensées grandes, nouvelles, vivifiantes et fertiles auraient pu être formulées à propos du mariage et de la famille! Avant tout, n'aurait-il pas dû être dit que le mariage, l'amour, la famille, sont des choses qui n'ont rien à voir avec l'Etat? qu'elles regardent exclusivement les individus eux-mêmes? — Mais, qu'ont fait les social-démocrates? Rien de tout cela! Rien concernant les bases de la société actuelle, rien contre la propriété individuelle telle qu'elle est, rien contre l'outrecuidante prétention de régler les affaires individuelles par les lois de l'Etat! Rien, rien, pas un mot de principes, pas un mot de socialisme en présence de cette occasion unique. Il ne faut pas croire cependant que les députés social-démocrates aient gardé le silence; non! Au contraire, prolixes et bavards superficiels, ils s'efforcèrent d'amender et de rapetasser ce projet pitoyable des classes possédantes. Ils ont disputé pendant des heures entières avec les orateurs bourgeois sur la facilitation du divorce, de la propriété particulière de l'épouse, etc. Ce fut un concours de juristes, mais non un tournoi entre deux conceptions entièrement opposées l'une à l'autre; entre le passé vermoulu et condamné à mort, et l'avenir jeune et n'aspirant qu'à prendre son essor. Il n'est, au Parlement, ni place, ni voix pour l'avenir et le socialisme. La démonstration en a été faite une fois de plus, éclatante; quant à ceux qui, d'après tout leur passé, auraient dû se montrer des socialistes, ils ont cessé de l'être, pour devenir des réformateurs bourgeois et des complices de la violence étatiste.

Les social-démocrates en Allemagne ont bien souvent donné la preuve, dans ces trois dernières années, qu'ils ont cessé de réveiller l'esprit de révolte engourdi au sein des masses, et de développer leur conscience et leur intelligence. Loin de là! ils ont tout fait pour mettre obstacle aux démonstrations énergiques des opprimés; ils n'ont su que dénigrer les tentatives de quelques-uns, de l'utilité desquelles on peut penser ce qu'on veut, mais dont il fallait du moins saisir la portée et qui, en raison des circonstances horribles dans lesquelles nous vivons, méritaient bien quelque excuse. Vaillant et Henry, qui ont, sans aucun doute, assumé la responsabilité de leurs actes avec courage, ont été jugés avec bien plus de sévérité et de haine par le *Vorwærts* (l'organe central de la social-démocratie allemande), que par leurs sanguinaires juges bourgeois. Combien de fois les ont-ils appelés, dans le *Vorwærts*, des maniaques, des fous, des frénétiques, quoiqu'il soit clair que s'ils furent sans doute passionnés et prêts à tout, ils étaient en même temps des socialistes nettement conscients, et d'une intelligence clairvoyante. Mais la haine contre les anarchistes et la crainte que de tels actes de violence pussent nuire à leur parti ont étouffé en ces hommes tout esprit de justice, toute bonne volonté, voire même tout jugement. Pourquoi le *Vorwærts* n'appelle-t-il pas des fous les criminels des sphères gouvernementales, militaires et bourgeoises? Pourquoi ne décoche-t-il ses flèches empoisonnées qu'aux malheureux et aux opprimés, qui, dans le débordement de leur compassion ou de leur rage extrême, armés de leur haine froide et destructive, se sont laissé entraîner à opposer à la violence autoritaire la violence illégale? Dans son jugement sur le Président Carnot qui a signé tant de sentences de mort, le parti social-démocrate n'a aucune hésitation, pas plus qu'en son jugement sur Bismarck et Moltke. Mais Caserio est appelé, par le *Vorwærts*, « un épileptique atteint de manie religioso-anarchiste ». C'est faire preuve d'une mesqui-

nerie de sentiment et d'une lâche perfidie, qu'on ne saurait condamner avec trop de sévérité.

Et quelle fut l'attitude de la social-démocratie à l'occasion du jubilé militaire, de la glorification officielle de la guerre franco-allemande, durant plus de six mois? D'abord on adhéra à la protestation générale des travailleurs. Mais dès que fut prononcée la déclaration par laquelle l'Empereur appela tous ceux qui se refusaient à participer aux fêtes militaires « une bande d'hommes indignes de porter le nom d'Allemand » et une foule coupable du crime de lèse-majesté, la social démocratie a battu promptement en retraite. M. Auer, membre du Comité directeur de leur parti, a fait un discours dans lequel il s'est défendu contre de tels reproches. Il a expliqué qu'il est très possible qu'à charge de revanche, la social-démocratie soit fidèle à l'Empereur, que les social-démocrates puissent participer avec plaisir à la guerre; qu'il ne peut pas être question d'une restitution de l'Alsace-Lorraine; que les ouvriers allemands ont lutté et versé leur sang pour l'unité de l'Empire; et il ajoute textuellement : « Certes, ils auraient été d'étranges travailleurs ceux qui se seraient opposés à la formation d'un Etat National! » Il retourne nettement au gouvernement les reproches d'inimitié, et il signale comme les vrais ennemis de l'Empire les adversaires du suffrage universel. Ce sont des paroles dignes d'un candidat ministre que celle que prononça Auer, et non pas celles d'un homme qui parle au nom d'une classe de producteurs opprimés, et souvent gravement outragés.

(*A suivre.*) G. L.

Belgique.

Procès de l'*Insurgé*. — Samedi dernier est venu devant la cour d'assises du Brabant le procès intenté aux camarades de l'*Insurgé*. Le compagnon Debohogne (Thomar) s'étant reconnu l'auteur des articles poursuivis, les camarades Mounier et Chapelier sont mis hors cause.

Les articles poursuivis ont paru dans le numéro 3. Dans le premier article, intitulé : *Remember*, et dans lequel étaient rappelées les scènes de la Semaine sanglante, les passages visés étaient une menace de représailles adressée à la bourgeoisie.

Le second article, intitulé : *Emile Henry*, contenait une apologie de l'auteur de l'explosion du café Terminus.

Invité par le président à fournir des explications au sujet des passages du premier article incriminé, le camarade Debohogne, après avoir, en quelques mots, fait le tableau de la société communiste-anarchiste, a paraphrasé sans restriction les déclarations contenues dans son article.

« Approuvez-vous, demande le président, les crimes commis par Emile Henry? » Le camarade répond : « Je n'ai ni à approuver, ni à désapprouver les actes d'Emile Henry, n'ayant pas à me poser en juge. Si des anarchistes ont commis ce que vous appelez des crimes, ce n'est pas à la bourgeoisie à les leur reprocher, car elle s'est toujours montrée féroce pour nous. La violence entraîne la violence, la haine engendre et ne peut engendrer que la haine. J'ai pour Emile Henry l'admiration qu'éprouve tout homme de cœur pour celui qui, non content d'avoir sacrifié une situation brillante pour ses idées, n'hésite pas à lui donner aussi sa vie. »

Le président demande si notre camarade est partisan de la propagande par le fait. Celui-ci répond : « Je comparais ici pour répondre de ce que j'ai écrit dans l'*Insurgé*, vous n'avez donc qu'à vous en tenir à cela dans votre interrogatoire ; d'ailleurs je vous ai dit ce que j'avais à dire, vous pouvez me condamner maintenant, cela m'est indifférent. »

Le réquisitoire le plus idiot que j'aie entendu, prononcé par un nommé Dens et dans lequel il fait surtout appel à la haine, peut se résumer ainsi : L'anarchie, c'est le retour à l'âge primitif! vivre pour l'anarchie, c'est fabriquer des bombes et les jeter dans un café!! — Thiers a fait une œuvre bonne et patriotique en faisant massacrer les 35 000 communards; les communards ont commis un crime féroce en fusillant les généraux Thomas et Lecomte! etc.

Espérant arriver à faire condamner plus sûrement notre camarade, le baveur Dens donne lecture d'une partie de l'interrogatoire et de la défense d'Emile Henry. L'impression produite, par cette lecture, sur le public qui suit attentivement les débats est grande, et le résultat en a été absolument favorable à nos idées ; en effet, plusieurs personnes nous ont demandé de venir les développer dans une petite réunion qui aura lieu cette semaine.

Quant à l'impression qu'elle a produite sur le jury, elle n'a pas été non plus ce qu'en espérait le procureur, car notre ami a été acquitté sur ce point.

Pour finir, relevons un aveu cueilli dans la réplique de l'avocat général à la brillante défense de notre ami présentée par Me Salkin : *La liberté de la presse finit là où commence l'anarchie.*

Nous nous doutions bien un peu que nous étions mis hors la loi, mais l'aveu est à signaler.

A la demande du président s'il n'avait rien à ajouter pour sa défense, Debohogne répond : « Quel que soit votre verdict, je continuerai à propager mes idées. Vive l'anarchie! »

Les jurés ne pouvant se faire à l'idée d'être peut-être un jour collés au mur répondent affirmativement à la première question.

La cour condamne notre ami à deux mois de prison et 50 francs d'amende.

Léon.

CORRESPONDANCE ET COMMUNICATIONS

Bibliothèque sociologique des Travailleurs communistes libertaires du XIIe. — Samedi 8 août, à 9 heures précises, au local convenu.

***

Un certain nombre de camarades croyant à la nécessité de beaucoup savoir pour bien dire et bien agir ont décidé de former un groupe d'Etudes sociologiques, comprenant sous ce terme : les arts, la littérature et la science dans toutes leurs manifestations sociales. Bien résolus à s'éloigner de tout esprit de parti, et de toute querelle mesquine de personnalité, pour se livrer à la recherche de toute la vérité, ils invitent tous les partisans de la libre discussion aux réunions du groupe *La Vérité*, qui auront lieu tous les mardis, à partir du mardi 11 août, salle du Trésor, 28, rue Vieille-du-Temple, au coin de la rue du Trésor, au sous-sol du café. Chaque mardi, une conférence sera faite par un camarade. Quiconque voudra parler pour un exposé préviendra le groupe huit jours d'avance. Il reste entendu que la contradiction pourra toujours se produire librement.

***

Jeunesse antipatriote du XIIe. — La plupart des jeunes gens ne connaissant pas le but réel du patriotisme, nous voulons faire un effort pour leur faire comprendre que ce « *grand mot* » tant vanté par la bourgeoisie n'est qu'un leurre de la part des exploités qui s'y laissent prendre et qui ne font que le jeu de leurs exploiteurs.

Réunion le lundi 10 août, à 9 heures du soir, salle Arnaud, 35, rue du Sergent Bauchat.

Lundi, lecture par un camarade.

***

Saint-Etienne. — Tous les camarades sont invités par le Cénacle Plébéien à se rendre au café Thévenon, place de la Croix, samedi 8 août, à 8 h. 1/2 du soir.

1° Discussion sur le mode le plus régulier pour les ballades en campagne ;

2° Organisation d'un concert.

Notre sortie champêtre de dimanche dernier, bien qu'elle n'ait pas compté avec nous les érudits dont nous lisons souvent les poésies dans les journaux libertaires, poésies que nous chantons avec plaisir pour égayer notre soirée, contribue à jeter cette semence dont plusieurs d'entre nous verront grandir et croître en gerbes les épis jeunes qui viennent après nous.

Le grand nombre de camarades qui ont répondu à notre appel nous fait espérer que la prospérité de notre entreprise ne pourra que porter ses fruits.

Un pressant appel est fait aux indécis pour venir fortifier le Cénacle Plébéien, qui, nous le pensons, sera bientôt constitué définitivement; avec un peu de bon vouloir de tous les camarades, on ne peut douter de la réussite.

***

Bordeaux. — *La Société anarchiste expérimentale.* Réunion du groupe le jeudi 13 août, à 8 h. 1/2 du soir, rue de Guyenne, 16, au premier.

Sujet traité : « Comment l'anarchie peut se réaliser; la formation des premiers groupes, leur développement au milieu de la société capitaliste. — Leur influence et leur force. »

Tous les camarades de Bordeaux sont invités à ces réunions qui auront lieu toutes les semaines.

Dans ces causeries hebdomadaires, toutes les questions intéressant la propagande anarchiste, la mise en pratique, la philosophie, la sociologie, etc., etc., seront tour à tour mises à l'étude.

***

Bordeaux. — Dimanche 9 août, à 2 heures, au débit de la Fraternité, 65, rue Leyteire, causerie par le camarade Antarès.

Sujet traité : *Pathologie et médecine sociales.*

Dimanche 16 août, au même débit, à 2 heures de l'après-midi, suite de la causerie sur la littérature.

Sujet déjà traité : *La Littérature latine.*

Sujet à traiter : *Les Littératures grecque et française.*

Réclamation.

Nous avons reçu de M. Octave Berger une protestation contre l'épithète de « renégat » accolée à son nom dans le « Mouvement social » de Belgique paru dans le numéro 13. « Si, depuis plusieurs années, je ne suis plus anarchiste, dit M. Berger, mais socialiste rationnel, ou socialiste de l'école de Colins, je n'ai fait en me décidant à cela qu'obéir à la seule loi que je reconnaisse, la voix de ma conscience. »

Personne n'a jamais dit le contraire et nous ne voyons pas en quoi l'appellation de renégat choque M. Berger. Renégat est celui qui abjure ses convictions. M Berger déclare lui-même n'être plus anarchiste. Alors?...

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons reçu :

Les Revendications ouvrières en hygiène, par le docteur Pioger; Giard et Brière, éditeurs, et librairie de la *Revue socialiste*.

Ohé! les dirigeants! par Gyp ; Chailley, éditeur, 44, rue Richelieu.

Le Travail, association d ouvriers peintres, compte rendu des opérations de la Société pendant l'année 1895 ; Imprimerie Nouvelle, 11, rue Cadet.

Date la libertà alla Sicilia! publié par la *Critica Sociale*.

AVIS

Cette semaine paraîtra la troisième feuille de notre album : L'Errant.

Les dimensions de ce dessin étant presque doubles des deux précédents, le prix de l'épreuve ordinaire sera de 1 fr. 50, et celui de l'épreuve de luxe de 3 fr. 50.

PETITE CORRESPONDANCE

D., à Anvers. — Votre nom est illisible sur le coupon du mandat reçu. Prière de le faire connaître, ainsi que la destination de la somme.

V., à Nîmes. — Donne-nous l'adresse de la *Jeunesse Républicaine.*

Les camarades de *Cette* ont envoyé 5 francs à la famille Mignot.

P. G., à Limoges. — Les deux journaux en question paraissent toujours.

Reçu pour le journal :

E., à Cette, 5 fr. — J. B. C., à Montreuil, 0 fr. 50. — G., à Paris, 5 fr. — Dr., à Amiens, 0 fr. 40. — Anonyme, Paris, 5 fr. — J. Misère, 15 fr. — P. G., à Reims, 2 fr. — Les Insurgés du quartier de l'Abattoir, à Roubaix, 2 fr. — Merci à tous.

Reçu « pour nos martyrs », de J. B. C., à Montreuil, 0 fr. 50.

Ch., à Brooklyn. — G., à Marseille. — Cr., à Montreuil. — G., à Damarain. — M., à Anvers. — D., à Anvers. — L., à Nimes. — S., à Alexandrie. — B., à Bivolari. — C., à Nice. — Est., Rio-de-Janeiro. — L., à Bordeaux. — F. F., Giulianello. — S., à Varna. — D., à La Haye-Descartes. — B., à Iseghem. — Vve L., au Mans. — J. Madou, Anvers. — D., à Reims. — L., à Maury. — T., à Fromental. — Gaud., à Paris. — D., à Reims. — Reçu timbres et mandats.

Le Gérant : Denéchère.

PARIS. — IMP. CH. BLOT, 7, RUE BLEUE.